EUGÈNE-JOSEPH
VERBOECKHOVEN,

PAR

LOUIS ALVIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.



BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE,
RUE DE LOUVAIN, 108.

1883

EUGÈNE-JOSEPH

VERBOECKHOVEN.

Extrait de l'*Annuaire de l'Académie royale de Belgique*,
quarante-neuvième année, 1883.

EUGÈNE-JOSEPH
VERBOECKHOVEN,

PAR

LOUIS ALVIN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE.



BRUXELLES,

F. HAYEZ, IMPRIMEUR DE L'ACADÉMIE ROYALE,
RUE DE LOUVAIN, 108.

1883



Eugène Verboeckhoven

EUGÈNE-JOSEPH VERBOECKHOVEN,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE,

né à Warneton le 9 juin 1798, mort à Schaerbeek le 19 janvier 1881.

En même temps que se fondait la nationalité belge, le talent de Verboeckhoven arrivait à son plein épanouissement. Un demi-siècle nous sépare de cette renaissance où les arts, les sciences et les lettres travaillaient à l'envi et avec une ardeur toute juvénile à nous mériter la place que, par un effort vigoureux, le peuple belge venait de prendre sur la carte de l'Europe. L'enthousiasme des jours de lutte sanglante s'était transformé en se portant sur le domaine des progrès intellectuels. Le sentiment de l'honneur de la patrie faisait battre tous les cœurs, chacun voulait apporter sa pierre à la reconstruction de l'édifice. Si l'on compare les productions de ce temps à celles qui ont vu le jour depuis, on reconnaîtra que si des œuvres plus magistrales, des travaux plus savamment étudiés sont le partage de notre époque, ceux-ci ne témoignent point de plus d'élan, et l'on ne peut nier que le premier élan n'ait eu son influence sur la situation brillante que la Belgique artistique, scientifique et littéraire a acquise durant la période que nous venons de traverser.

Pour ne parler que des arts, trois hommes ont d'abord attiré

l'attention et réveillé les espérances du pays et l'émulation de la jeunesse : Verboeckhoven, Wappers et Albert Grisar. On aimait à montrer ces trois vaillants champions pour prouver que le Belge moderne n'avait point dégénéré de ses devanciers; c'est ce qu'un groupe de jeunes écrivains s'efforçait de mettre en lumière, en rappelant avec enthousiasme le tableau de Gustaf Wappers : *Le dévouement du bourgmestre de Leyde*, une romance de Grisar : *La Folle*, qui faisait alors le tour du monde; et enfin certaines toiles par lesquelles Eugène Verboeckhoven venait de révéler un talent de tout premier ordre. Voilà ce que la Muse célébrait et signalait à l'émulation des jeunes artistes. Le poète était fier de dire :

Verboeckhoven, Wappers, Grisar, vous trois d'abord ;
Puis ceux qui tenteront de suivre votre essor ;
Allez, généreuse phalange !
A vous la palme, à vous un brillant avenir !
Tout ce qui porte un cœur de Belge va bénir
L'éclat de l'aurore nouvelle.

Les émules ne leur ont point manqué ; plusieurs des nouveaux venus ont dépassé leurs aînés ; mais, disons-le de nouveau : une part de l'honneur en revient à ceux qui ont donné la première impulsion. Verboeckhoven d'ailleurs a fourni une carrière des plus longues ; à un certain moment, il était le premier sans conteste, les éloges et les ovations ne lui ont point manqué. Je voudrais pouvoir citer comme preuve de l'enthousiasme que ses œuvres ont excité, les hommages que lui rendaient plusieurs de nos poètes. Je me contenterai d'emprunter quelques strophes à l'un des meilleurs, Auguste Giron. Son ode au peintre a paru d'abord dans le tome Ier du *Recueil encyclopédique belge.*

L'*Ode à Eugène Verboeckhoven* est digne, par la pensée et par l'expression, de l'artiste qui l'a inspirée; elle mérite à juste titre d'être rappelée à la mémoire des rares contemporains survivants. Cette pièce paraissait en 1833, au lendemain de nos désastres qui avaient si profondément meurtri le cœur des patriotes et tout particulièrement celui d'Eugène En voici le début :

> Patrie, un jour divin recommence à te luire;
> Le calme redescend sur ton front agité.
> Oh! que ton deuil s'efface; oh, reprends ton sourire
> Et ta sérénité.
>
> . . . .
>
> La patrie a des fils tout pleins d'un noble zèle.
> Que ton œuvre dernière a bien mérité d'elle,
> Verboeckhoven, mon peintre, artiste aux frais tableaux!
> L'art mêlait tes couleurs et tenait tes pinceaux.
>
> Que l'orgueil maintenant vienne, et dise : « En Belgique,
> Vous vous assoupissez d'un sommeil léthargique. »
> Regardez, dirons-nous, les œuvres que voici;
> Est-il vrai qu'en effet l'art dégénère ici?

Suit une description du tableau qui figurait à l'Exposition de 1833, et qui venait d'être acheté par le baron de Rothschild.
Le poète termine ainsi :

> « Quel maître habile a peint ces peintures vivantes? »
> Devant ta toile, un jour, tout ému de plaisir,
> S'écriera l'étranger, par les villes savantes
> Promenant son loisir;
>
> « Quelle main sut ainsi maîtriser l'art rebelle? —
> « Verboeckhoven de Flandre. » Ainsi répondra-t-on!
> Puis il contemplera longtemps l'œuvre si belle,
> En exaltant ton nom.

Ces vers reflètent bien les sentiments des Belges à cette époque où nos voisins du Midi, beaucoup moins bienveillants et équitables qu'ils ne le sont aujourd'hui envers les productions de l'intelligence de nos compatriotes, n'avaient point assez de sarcasmes pour ces pauvres *béotiens*, *Belges comme une oie*, selon l'élégante expression de quelque feuilletonniste qui venait à Anvers *pour voir la mer.*

I.

Arrivé à l'apogée de sa réputation, Verboeckhoven a su s'y maintenir sans défaillance, et l'on n'a pas eu à déplorer, comme il n'arrive que trop souvent, une décadence prolongée.

Exprimant les sympathiques regrets de l'Académie royale de Belgique, en présence du cercueil de notre confrère, j'ai essayé de résumer en quelques traits cette glorieuse et utile existence. Ce sera comme la préface de la présente notice. Voici comment je me suis alors exprimé :

« Messieurs, l'Académie royale de Belgique a perdu dans la personne d'Eugène Verboeckhoven un de ses membres les plus éminents. D'après les usages reçus, il appartient au Directeur de la Classe des beaux-arts, dont le défunt faisait partie depuis sa fondation, de venir déposer sur son cercueil le tribut des regrets de la Compagnie.

» Notre confrère Balat se trouve dans l'impossibilité de remplir ce pieux devoir; il m'a demandé de le remplacer. Accepter ce triste office, c'était aussi satisfaire un besoin de mon cœur.

» Pour moi, Eugène Verboeckhoven n'était pas seulement un confrère, c'était un ami. Un commerce de plus d'un demi-siècle m'a rendu témoin de ses premiers succès, m'a permis

de le suivre durant tout le cours de sa laborieuse et brillante carrière, de voir grandir sa renommée en même temps que son talent. Lorsque la mort est venue le frapper, il n'y avait pas quinze jours que je l'avais encore trouvé dans son atelier, la palette et le pinceau à la main devant un tableau qu'il n'a pas eu le temps d'achever, et j'ai pu constater chez le vieillard de quatre-vingt-deux ans cette même ardeur au travail, cette même conviction à ses principes artistiques, que j'avais admirées dans le jeune homme de trente ans.

» Sa vie entière n'a été qu'une longue et féconde journée de travail.

» Ses idées sur l'art peuvent se résumer en ces deux points : étude constante de la nature, scrupuleuse exactitude dans le rendu des formes. Ses ateliers sont tapissés de plusieurs milliers d'études peintes d'après nature, ses portefeuilles sont remplis d'innombrables dessins ; les unes et les autres attestent une conscience égale à son habileté. Lorsqu'il était devant la nature, il copiait rigoureusement sans rien négliger, sans rien ajouter au modèle.

» Mais il traitait tout différemment une étude et un tableau. Il voulait qu'un tableau fût une composition, une œuvre de l'esprit et non une photographie. Lorsqu'il avait trouvé l'effet d'ensemble, il en gardait l'empreinte dans son cerveau jusqu'au moment où il l'avait fixée pour toujours sur la toile ou sur le panneau ; et dans l'exécution, il s'imposait la plus minutieuse exactitude, ne négligeant aucun détail, suivant en ce point la tradition de nos vieux maîtres flamands, chez lesquels on ne trouve jamais rien de lâché, qui ne se contentaient point de l'*à peu près*. Le genre qu'il avait choisi ne comportait guère que des cadres de médiocre grandeur ; mais lorsqu'il s'est essayé sur de plus grandes

toiles, il a su trouver des touches hardies et donner de l'ampleur à son pinceau.

» L'œuvre produite par Eugène Verboeckhoven peut être qualifiée d'immense; ce n'est point exagérer de dire qu'il n'est pas un peuple civilisé qui n'ait tenu à honneur de posséder quelque toile ou quelque panneau du maître animalier flamand.

» Sa fécondité paraissait inépuisable et pourtant il ne pouvait suffire aux commandes qui lui venaient de tous les points du monde.

» Tous les événements de cette brillante carrière se sont accomplis en présence de la nature, qui posait devant le peintre, ou dans son atelier. Une seule passion l'a distrait quelque temps de ses travaux : l'amour de la patrie.

» Lors de la lutte sanglante qui a précédé et qui a décidé notre régénération politique, Eugène Verboeckhoven a largement payé de sa personne; combattant courageux durant les journées mémorables de septembre 1830, il est resté sous les armes aussi longtemps qu'il pouvait servir le pays, soit qu'il fallût maintenir l'ordre à l'intérieur, soit que la défense des frontières réclamât le secours de tous les bras.

» Le citoyen, le patriote ayant ainsi contribué à fonder l'indépendance de son pays, le peintre s'attacha avec une nouvelle ardeur à lui rendre l'éclat dont il avait brillé par les arts dans le passé. Ce n'est pas sans émotion que j'évoque, en face de ce cercueil, le souvenir de l'entraînement que nous subissions tous au lendemain de notre émancipation politique, de cet élan intellectuel et artistique par lequel la jeune Belgique affirmait sa vitalité, quand Eugène Verboeckhoven, Gustaaf Wappers et Guillaume Geefs, ouvrant la marche, invitaient à entrer dans la carrière la vaillante

phalange qui est enfin parvenue à reconquérir pour la patrie la position qu'elle a due autrefois au talent de ses artistes et que, nous l'espérons, elle saura conserver longtemps.

» Et maintenant, toi qui as accompli ta tâche et pour qui l'on peut revendiquer une part de la renommée artistique dont jouit la Patrie, repose en paix, illustre confrère, bien cher ami!

» Ton cœur a été ouvert à tous les sentiments généreux, et si, comme j'en ai la ferme conviction, le bien qu'on a fait ici-bas reçoit sa récompense dans une autre vie, tu dois jouir maintenant de la félicité réservée aux justes. »

Lorsque, plus tard, la Compagnie me fit l'honneur de me désigner pour écrire la biographie d'Eugène Verboeckhoven, j'avais à remplir le cadre tracé dans ce discours. J'en recherchai les éléments épars un peu partout : l'entreprise n'était point sans difficulté. Lié d'amitié avec le peintre depuis cinquante ans, j'avais assisté à ses succès, le côté brillant de sa carrière m'était assez bien connu, il n'en était pas de même de ses commencements, de son éducation, du milieu où s'étaient faites ses premières études, des travaux dans lesquels il avait essayé ses forces et développé ses facultés naturelles. Je commençais à craindre de ne pouvoir offrir au lecteur qu'un tableau bien incomplet de cette genèse du talent de Verboeckhoven, lorsque mon attention fut attirée sur une série d'articles intitulés: *Verboeckhoven à Gand.* Les détails que contiennent ces articles, prenant l'artiste au berceau et ne l'abandonnant qu'après la révolution de 1830, sont si précis, appuyés de tant de documents authentiques présentés de la façon la plus intéressante, et si agréablement écrits que, me voyant forcé de les mettre largement à contribution, je compris que j'allais les gâter si je les travestissais pour ne point

paraître plagiaire. Ayant appris le nom de l'auteur qui signait H. dans le *Journal de Gand*, je m'adressai franchement à cet écrivain, que j'appris être M. Herman Van Duyse. Le fils de l'illustre poète que les lettres flamandes et l'Académie ont perdu en 1859, m'octroya la permission de piller ses articles et j'en use à ma guise.

II.

« On sait qu'Eugène Verboeckhoven naquit à Warneton. Sait-on comment son père s'y établit? On ne l'a pas écrit en tout cas.

» Le sculpteur Barthélemy Verboeckhoven, Bruxellois d'origine, était en même temps le plus irascible et le meilleur des hommes; querelleur en diable, élégiaque à ses heures, indépendant et fier. Ennuyé de la vie sans péripéties des ateliers, il s'était mis en tête de voyager. Venant de France, il passait dans les rues de Warneton, lorsqu'une voix de femme, d'un timbre clair et joyeux le fit arrêter pensif.

» Il ne vit pas la chanteuse, une ouvrière qui égayait de quelque mélodie populaire un travail de couture ou de ménage, mais il s'arrêta et s'écria : « Celle-là sera ma femme! » Il eut presque aussi vite fait de découvrir cette sirène warnetonaise, qui, fort heureusement était fille, que de lui offrir son cœur, sa main et toutes leurs dépendances. Il fut agréé malgré la brusquerie de l'offre, et voilà comment Eugène Verboeckhoven naquit à Warneton, environ un an après, en 1779. »

Ici M. H. Van Duyse se trompe, l'acte de naissance d'Eugène est daté du 21 prairial an VI (9 juin 1798). M. Van Duyse contredit avec raison une assertion de Vapereau pré-

tendant que Verboeckhoven n'eut point de maître. Il en eut un, dit-il, d'un talent fort original à en juger par quelques dessins et quelques modelages encore existants. Ce fut son père, sculpteur-modeleur, qui habita Gand pendant de longues années et donna à ses deux fils, Eugène et Louis, les premières notions de l'art. C'est d'ailleurs l'éducation que recevaient autrefois tous les artistes, fils d'artistes; l'école pour eux était l'apprentissage dans l'atelier.

C'est au moyen des premiers travaux d'Eugène recueillis avec un soin religieux par deux amis, MM. Albert Voituron et Ferdinand Vanderhaeghen, que M. H. Van Duyse a pu suivre tout le développement du talent du peintre.

On y verra à peu près le même phénomène qu'a présenté l'éducation de Madou, dessinateur rompu à tous les ouvrages du métier avant de se consacrer exclusivement à la peinture. La lithographie a assoupli la main de l'un comme de l'autre au maniement du crayon. De même que Jobard mettait, à Bruxelles, Madou à toute besogne, certain M. Kierdorff en faisait autant d'Eugène Verboeckhoven, à Gand.

L'origine de la collection Voituron est expliquée de la manière suivante :

« C'est vers 1815 que Barthélemy Verboeckhoven et ses enfants vinrent se fixer à Gand. Ils habitaient, Château des Espagnols, une maison qui existe toujours. Son métier de mouleur lui procurait difficilement de quoi subvenir aux besoins de sa famille. Il était fantasque d'ailleurs et travaillait à ses heures, ne lâchant rien qui ne fût terminé *ad unguem* et donnant gratis à ses amis beaucoup plus qu'il ne vendait.

» Il fit, à son arrivée à Gand, la connaissance d'un marbrier-sculpteur, M. Albert Voituron, père de M. Paul Voituron, l'écrivain libéral si apprécié. M. Albert Voituron, qui, en

1822, remportait à l'Académie de Gand le prix de sculpture, était un artiste de mérite dont le Musée communal de Gand conserve une œuvre très remarquable pour l'époque où elle fut conçue. Il fit bon accueil à Verboeckhoven père, et se prit d'une véritable amitié pour Eugène, qui modelait et dessinait déjà, sinon comme un maître, du moins comme un élève dont l'avenir était riche des promesses du présent.

» En 1816, Eugène fut tenté de peindre; or, le père Barthélemy ne fournissait que la terre à modeler et les crayons. L'achat d'une boîte à couleurs était une grosse dépense; il ne fallait point songer à en grever le mince budget de la maison. Eugène s'ouvrit à Albert Voituron de ses visées ambitieuses et il fut convenu qu'en retour de quelques dessins et de l'octroi de sa première œuvre picturale, Verboeckhoven obtiendrait les couleurs et les pinceaux tant rêvés. A partir de ce moment, M. Voituron commença à collectionner des œuvres du maître. Au revers d'un tableau représentant deux vaches au pied d'un arbre dans un pré, on peut lire:

« Premier tableau d'Eugène Verboeckhoven, peint avec » des couleurs données par son ami Albert Voituron et achetées par celui-ci chez Berrekens, à Anvers, en 1816.

» Gand, 1816. »

« Le renseignement est précis, ajoute M. Herman Van Duyse, mais les vaches sont déplorables. Verboeckhoven montre beaucoup plus d'habileté dans sa seconde œuvre, un petit panneau, représentant des fleurs.

» En 1820, l'artiste exposa au Salon de Gand un *Hiver* avec figures dans le genre des tableaux de Schelfhout et un *Paysage d'Arcadie*. L'année suivante, il obtint un succès assez considérable en exposant une *Hébé*, *figure en plâtre haute de 3 pieds*, comme l'exprime le catalogue.

» C'est à l'année 1824 que se rattache un album de figures d'animaux que possède M. Voituron et dont l'ensemble permet de saisir pour ainsi dire sur le vif, la façon de procéder de Verboeckhoven. A la première feuille de cet album, on lit: *A M. Voituron par Verboeckhoven d'après nature* (sic) *en 1824, à Gand.*

» On peut évaluer à plus de deux mille les dessins, études, modelages, tableaux, etc., signés Eugène Verboeckhoven, de la collection conservée par la famille Voituron. Il en est, dans le nombre, de réellement admirables, et tous présentent un intérêt extrême, de nature à expliquer, mieux que les toiles de musée, le talent de Verboeckhoven et ses procédés de travail, à témoigner en même temps de la facilité dont l'avait doué la nature et de la persévérance avec laquelle il scrutait tous les secrets de cette mère trop discrète envers la généralité des artistes.

» Un autre document qui permet aussi de pénétrer complètement la curieuse genèse du talent de Verboeckhoven et qui expose parfaitement celui-ci sous toutes ses faces, c'est la collection de dessins et de gravures conservée par M. Ferdinand Vanderhaeghen, l'éminent et complaisant érudit auquel il faut recourir dès qu'il s'agit de recherches sur l'œuvre d'artistes gantois d'origine ou ayant laissé à Gand des souvenirs. Elle avait été commencée par Eugène Verboeckhoven, elle a été complétée par M. Vanderhaeghen, avec le soin minutieux qu'il apporte à réunir ces *varia*, qui, dédaignés souvent à l'heure de leur naissance, ne tardent pas à devenir de précieux documents pour l'histoire.

» Le premier dessin, celui qui ouvre le recueil, est un portrait de Verboeckhoven, dessiné à la terre d'ombre et daté de 1822. L'artiste, né le 9 juin 1798, était alors âgé de

vingt-quatre ans. Ce portrait prouve que Verboeckhoven ne fut nullement un enfant phénomène.

» Ce dessin, fait à vingt-quatre ans, est médiocre, pour ne pas dire mauvais, exécuté petitement, timidement et dépourvu de couleur; œuvre d'élève, et d'élève peu brillant.

» A ce portrait succède immédiatement une série de planches d'architecture exécutées au burin, sur cuivre. Ce sont des châteaux, des pavillons, des églises, des monuments, la plupart dans le goût de l'Empire. Ces dix planches sont antérieures au portrait; toutes portent la date de 1820. Ce sont des travaux que l'artiste dut exécuter sans enthousiasme, quoiqu'il se soit efforcé d'égayer quelques-unes de ces mornes perspectives rectilignes en les agrémentant d'arbres et de figures d'un faire extrêmement naïf.

» L'album de 1820 contient encore des planches qui sont besogne de débutant ou de manœuvre. C'est d'abord une copie des médailles frappées en l'honneur du comte d'Egmont, planches destinées aux *Annales belgiques des sciences, arts,* etc. *Une image* exécutée au burin, représentant, sous un costume mi-partie zélandais, mi-partie suisse, un pêcheur de Blankenberghe au concours du tir à l'arc de Gand, en 1820.

» Puis vient un spécimen de gravures d'insignes maçonniques, exécuté, semble-t-il, à la loupe, et sans aucun caractère, simple exercice d'apprenti désireux de faire *chef-d'œuvre* dans le domaine de l'infiniment petit

» Nous arrivons immédiatement après à la lithographie, que Verboeckhoven, plus tard, mania en maître; mais, en 1821, ses essais étaient fort timides. *Un chien*, planche de 7 à 8 centimètres carrés, est probablement sa première tentative de lithographie. L'artiste a signé fièrement : *dessiné*

par E. Verboeckhoven, lithographe. Lithographe! Verboeckhoven l'était. Il servait de dessinateur en titre à l'imprimerie lithographique d'un nommé Kierdorff.

» Quoique l'invention de la lithographie remontât beaucoup plus haut, c'est vers 1814 seulement que les premiers travaux lithographiques furent publiés en France. La Belgique ne suivit que de loin l'étude de l'art nouveau. Verboeckhoven était chercheur; il se forma presque seul et devint bientôt un lithographe habile; mais, en 1820, son éditeur le mettait, comme on dit, à toute sauce. On a de lui des factures commerciales, des billets à ordre, des lettres de faire part, des dessins pour affiches et programmes historiés dans le goût du temps. L'album contient un portrait d'homme encore jeune, le type byronien, la barbe nazaréenne, drapé dans un *almaviva*, portant cette mention bizarre : « *A Van Hulle, de Bruges, élève exclus* (sic) *de l'Université de Gand.* » Van Hulle est visiblement fier de son exclusion.

» Suivent des figures d'animaux, une tête de vache, un cheval enfourché par un hussard hollandais, des bestiaux dans une prairie. Un paysage avec animaux porte la date de 1822. La facture en est meilleure que celle du portrait du frontispice, quoique la date soit identique.

» A vingt-deux ans, Verboeckhoven était loin d'être arrivé; il tâtonnait encore et cherchait sa voie sans l'entrevoir. Du moins, ne promettait-il pas ce qu'il devait tenir un jour.

» Le père Barthélemy l'avait élevé à la dure, et comme le chef de famille subvenait assez difficilement aux besoins des siens, le jeune artiste, en même temps qu'il peignait et faisait du modelage, trouvait fort lucratif de travailler pour le lithographe Kierdorff. Il dessina pour celui-ci, en 1822, des caricatures et des dessins de circonstance dont quelques-uns méritent une mention toute particulière. 2

» Une grande planche, elle a plus de 30 centimètres de côté, représente une danseuse exécutant des pirouettes sur une petite scène, devant un orchestre et un spectateur unique, le personnage important de la composition, qui porte pour titre : *Le Vieil Amateur*. Cette caricature, qui sans doute était, à l'époque où elle parut, beaucoup plus claire que ne l'eût désiré le *Vieil Amateur*, est aujourd'hui, pour nous du moins, une énigme ; mais elle ne manque pas d'esprit, et la pose de la danseuse a beaucoup de naturel. Peut-être le souvenir de cette gracieuse personne inspira-t-il la statuette que Verboeckhoven avait exposée au précédent salon de Gand et qui est inscrite au catalogue sous ce titre : *Hébé, figure en plâtre de 3 pieds de haut.*

» Verboeckhoven dessina, sur pierre, un portrait de Talma destiné à servir de frontispice à la tragédie de *Regulus*, par M. Arnaud; celui de Mlle Georges, la tragédienne, avec Mlle Anaïs, autre actrice moins célèbre; celui d'un certain M. Avrillon, propriétaire d'un cirque équestre, et de la nièce de celui-ci, la petite Virginie, âgée de vingt-sept mois. Le sieur Avrillon y est représenté *dans sa grande course de Jules César*, en costume romain, bien entendu; il fait le tour du cirque debout sur deux chevaux. Le crayon du jeune lithographe a des hardiesses inusitées pour célébrer ce tour de bravoure. Les têtes des chevaux, l'une de face et en raccourci, l'autre de profil, sont très bien dessinées; les jarrets sont rendus de façon à faire bien augurer déjà du savoir anatomique de l'exécutant.

» Citons encore un autre curieux dessin dont voici la légende copiée de l'exemplaire, incontestablement unique, appartenant à M. F. Vanderhaeghen : *Doodstraf, met verbeurtenis* (ablation) *van de vuyst*, *ondergaen door Livinus*

Van B..., oud vier en twintig jaren, geboren te Btichove, by Audenaerde, voor misdaed van vadermoord, gerecht in Gent van den 25 january 1822.

» La planche, carrée, a 35 centimètres de hauteur environ ; elle représente une exécution capitale, naïvement, dans toute son horreur, avec un réalisme dû à l'esprit consciencieux que Verboeckhoven apportait à toutes ses productions. Le criminel est étendu sous le triangle d'acier, bouclé sur la planche à bascule, la tête suspendue déjà au-dessus du sac. Il est pieds nus. Trois bourreaux à figures prosaïques — des portraits peut-être — procèdent à l'exécution. Le bourreau en chef se prépare à faire tomber le couteau aussitôt que les deux aides auront tranché la main du parricide. Ils se préparent à cette besogne, se servant d'une sorte de couperet, tenu par le premier, tandis que le second opère la section d'un coup de maillet. Un prêtre, debout à côté du patient, fait un geste d'horreur. Des soldats à pied, un pompier en casque et en guêtres, portant sur sa giberne un G majuscule, des gendarmes hollandais à cheval, coiffés de vastes claques, occupent le pied de l'échafaud. Au fond, l'église Saint-Jacques et à droite la petite tour dite : *Collatietoren.*

» Cette pièce ne porte pas de signature, mais on y reconnaît aisément la manière de faire et de voir du Verboeckhoven de 1822. Son œil observateur et son crayon minutieux n'ont oublié aucun détail de cette scène tragique dont il avait été probablement spectateur. On voit nettement les boucles des courroies qui maintiennent le condamné ; on ne perd pas un pli du jabot du bourreau, pas un bouton du costume de ses aides ni un détail de l'équipement des soldats. Cette lithographie était sans doute destinée à illustrer quelque complainte comme il était d'usage d'en répandre quand ce genre de spectacle était donné au peuple.

» L'imprimeur Kierdorff ne mettait guère de choix dans les dessins qu'il commandait au jeune homme; s'étant abouché avec un entrepreneur de messageries, il fit exécuter pour cette entreprise des lithographies de grande dimension qui devaient décorer les affiches indiquant les prix de transport et les heures de départ. La collection comprend deux grands dessins destinés à cet usage. Dans le premier, trois chevaux attelés de front entraînent au pas une berline du plus beau jaune, haute sur ses roues, portant à l'une des portières l'écusson hollandais, à l'autre un cornet de poste enguirlandé. L'artiste, qui probablement a lui-même colorié son dessin à l'aquarelle, a généreusement réparti le jaune, le rouge et le bleu. Le cocher, en tenue de postillon, a des gants jaunes canari, couleur de son véhicule, la veste bleue, le nez et le collet rouge et un brassard orné du W royal.

» Immédiatement après vient une autre lithographie du même genre, mais non coloriée. Les quatre chevaux, cette fois attelés à la Daumont, sont beaucoup plus hardiment dessinés; la voiture et les détails d'harnachement sont traités avec une exactitude bien faite pour réjouir le cœur d'un maître de poste ou d'un postillon. Ç'a dû être un des premiers succès équestres de Verboeckhoven

» Vers 1822, un M. J.-H. Boymans, d'Utrecht, fit paraître, à Bruxelles, un ouvrage intitulé : *La garde d'honneur, ou épisode du règne de Napoléon*, et s'adressa à Kierdorff pour obtenir des illustrations, paysages, cartes topographiques, etc. Verboeckhoven exécuta tout cela : une demi-douzaine de vues du Jura, deux cartes topographiques et une planche en manière noire, représentant une apparition fantastique.

» Le jeune artiste continua jusqu'en 1825 à travailler pour Kierdorff, dessina successivement des frontispices d'alma-

nachs, des lettres de faire part pour mariages, illustrées d'amours et de tourterelles, et des vignettes pour plusieurs publications artistiques, comme les *Annales du Salon*, ou littéraires et scientifiques, comme un ouvrage intitulé : *Les Hindous*, relation d'un voyage aux Indes par un écrivain gantois, M. B. Solvyns.

» Les prairies des environs de Gand furent longtemps un des champs favoris d'étude de Verboeckhoven. La collection de M. Voituron renferme des reproductions nombreuses de ces échappées de prairies.

» Le désir de voir du pays vint à l'artiste ; il fit de nombreux voyages et parcourut les Ardennes ainsi qu'une partie de la France. En 1824, il se rendit pour quelque temps à Londres et en rapporta des lithographies qui donnent toute la mesure de son talent. Mentionnons un superbe lion debout, de la dimension à peu près du célèbre *Lion belge rompant ses fers*, publié en 1830, mais n'ayant rien de conventionnel et de théâtral. Dans un coin de ce dessin d'une allure vraiment grande et d'une largeur que l'on ne retrouve pas souvent dans l'œuvre de Verboeckhoven, on lit : *Dessiné d'après nature à la ménagerie royale de Londres en 1824.* Le même lion a été également rendu de profil, mais, le temps manquant apparemment à l'artiste, il n'a terminé que l'arrière-train de la bête. La tête est dessinée au trait seulement, mais d'une manière saisissante.

» Verboeckhoven, après avoir momentanément tâté de la bête féroce, dut retourner à ses moutons, mais peu de temps après le voyage à Londres, l'occasion se présenta de nouveau de dessiner des fauves. Le dompteur Martin vint s'établir à Gand. Verboeckhoven s'installa régulièrement à chaque séance dans la ménagerie et en croqua les pen-

sionnaires dans les attitudes les plus variées. M. Voituron possède les carnets de l'artiste renfermant ces esquisses rapides exécutées au trait généralement. Lions couchés, lions debout, se promenant, lions se soulevant paresseusement, profils léonins, extrémités vues sous tous les angles, telles sont les principales données de ce recueil. Martin remarqua bientôt ce visiteur assidu et, ayant eu l'occasion de regarder le carnet par-dessus l'épaule du peintre, lui proposa ses entrées en échange de quelques croquis d'animaux, qui, réunis en album, se vendraient à la porte de la ménagerie. Verboeckhoven accepta, et, à partir de ce jour, devint l'intime de Martin. Il se plaignit un jour de la gêne que lui causaient les barreaux de la grille derrière laquelle posait son modèle favori, le lion Néron.

« Il ne tient qu'à vous, répondit le dompteur, de faire » connaissance plus intime avec Néron; quand il vous plaira » de prendre jour, nous entrerons ensemble chez lui, il sera » sans doute flatté de votre démarche. »

« Verboeckhoven n'était pas homme à reculer. On croyait encore à cette époque à la férocité des lions de ménagerie. Martin n'eut garde de négliger une si belle occasion de se tailler une réclame; il fit prévenir le duc de Saxe-Weimar, qui habitait alors la rue Basse-des-Champs, à Gand, et quelques notabilités de la ville. A l'heure dite, Martin et Verboeckhoven pénétrèrent dans la cage. Néron, d'abord peu satisfait de la présence de cet intrus, fit entendre un rugissement peu bienveillant, mais son maître le fit coucher, et Verboeckhoven, avec un superbe sang-froid, traça rapidement le croquis de la bête et sortit de la cage aux applaudissements des assistants. Le duc de Saxe-Weimar félicita vivement l'artiste et voulut lui acheter son dessin, mais Verboeckhoven

tint à conserver le souvenir d'une aventure aussi mémorable et invita seulement le duc à consigner en marge du dessin la constatation du fait dont il venait d'être témoin

» M. Amédée Pichot, dans une biographie du dompteur Martin, rapporte cette curieuse aventure; mais il a négligé de constater qu'elle se produisit à Gand. L'album conservé à la Bibliothèque de cette dernière ville renferme les croquis exécutés pour Martin; ils sont au nombre de six; la feuille de garde porte pour titre: *Animaux remarquables de la ménagerie, dessinés par E.-J. Verboeckhoven, lith. par Kierdorff à Gand.* Tous portent la date de 1825. Ils sont néanmoins, comme sentiment et comme virtuosité, bien inférieurs aux lions dessinés à Londres un an auparavant.

» Verboeckhoven gravait, en 1830, des illustrations d'après les dessins à la plume d'Henri Mennier, lorsque la révolution éclata. Ces événements lui inspirèrent de nombreuses lithographies. Mentionnons un dessin représentant un monument à la « Gloire » de Jenneval; le fameux *Lion rompant ses fers;* un portrait, après décès, du *brave baron Philippe Fellner, âgé de 42 ans, aide de camp du général Juan Van Haelen, ancien capitaine au service de l'Autriche, mort pour la liberté le 26 septembre 1830;* la vignette d'une chanson patriotique de Van Campenhout : *la Luxembourgeoise;* une vignette représentant deux chasseurs volontaires bruxellois et accompagnant une ordonnance de tenue.

» Nous ne rattacherons pas à l'histoire de la révolution de 1830 une très belle lithographie : *Le combat du tigre et du boa*, quoiqu'elle soit datée de 1831. Verboeckhoven dessina la même année le frontispice d'un tableau chronologique et historique du royaume de Belgique et une planche de circonstance pour la distribution des drapeaux, le 27 septembre 1832.

» En 1826, il avait commencé une galerie lithographiée de portraits d'artistes célèbres, qui ne fut terminée qu'en 1829. En 1827, Verboeckhoven quitta Gand pour venir, avec son père et son frère Louis, se fixer à Bruxelles.

» C'est dans cette ville qu'il publia une série d'eaux-fortes, aujourd'hui très recherchées, où il montre toutes les qualités de son talent de dessinateur et de coloriste; nul de notre temps n'a manié la pointe avec plus de délicatesse, rappelant les travaux de Paul Potter, de Van de Velde, de Berchem et de Karel Dujardin, dont il avait profondément étudié les admirables planches. »

III.

La biographie la plus ancienne que je connaisse d'Eugène Verboeckhoven, date de 1833. Je l'ai retrouvée dans ce même *Recueil encyclopédique belge* où j'ai puisé les strophes d'Auguste Giron citées plus haut. Elle est signée *Marie G.* C'est l'œuvre d'une jeune personne d'une haute intelligence, qui s'est fait un nom dans les lettres belges, nom que sa fille, M[lle] Gatti de Gamond, a su maintenir au rang où l'avait porté sa mère. M[lle] Zoé de Gamond, depuis Madame Gatti, avait recueilli de la bouche même du peintre les renseignements relatifs à sa naissance, à son éducation et à ses premiers travaux ; quoique moins complets que ceux divulgués récemment par M. Herman Van Duyse, ils les confirment en plusieurs points. L'article de M[lle] Zoé de Gamond est d'ailleurs un miroir fidèle des sentiments des Belges de ce temps-là à l'égard du talent de Verboeckhoven.

J'emprunterai d'abord à cet écrit ce qui concerne la participation d'Eugène Verboeckhoven à la révolution de 1830.

« A la date de l'explosion de la révolution belge, Verboeckhoven, devenu tout à coup insouciant de tout intérêt particulier et même de sa gloire d'artiste, pour ne songer qu'à l'intérêt général du pays, abandonna, durant neuf mois, son pinceau, et, prenant la blouse et le fusil, ne s'occupa plus qu'à parcourir la Belgique en qualité de volontaire, se portant partout où la contre-révolution faisait un effort, partout où le peuple menaçait de souiller par des excès sa noble victoire. Aux désastreuses journées du mois d'août 1831, Verboeckhoven, enrôlé dans les chasseurs de Chasteler, et combattant sous les murs de Louvain, eut le triste spectacle de notre défaite imméritée; ce fut sans contredit un des chagrins qui lui ont le plus navré l'âme, dans toute sa vie. Avant cette époque Verboeckhoven, nommé par le Gouvernement provisoire directeur des Musées de Bruxelles, avait fait partie de la députation chargée, lors du bombardement d'Anvers, de mettre en sûreté les tableaux précieux de la cathédrale de cette ville, mission périlleuse dont la députation s'acquitta pendant la durée même du bombardement. Au siége de la citadelle d'Anvers, Verboeckhoven fut l'un des peintres qui prenaient des croquis dans les batteries mêmes de l'armée française, exposés qu'ils étaient à tout le feu des ennemis »

A ces details qui concernent le patriote, Mlle Zoé de Gamond en a ajouté qui font connaître l'artiste dans son intérieur, bien modeste encore à cette époque. Témoin moi-même des habitudes studieuses et simples du peintre, je me plais à reproduire ici l'appréciation d'une femme de cœur et d'intelligence.

« C'est plaisir de voir comme sa vie s'écoule calme et paisible, comme sa famille, composée de sa femme et de trois jolis enfants, présente l'aspect d'un de ces intérieurs que chérit le pinceau flamand, où le contentement et la joie se

reflètent sur toutes les physionomies, où la paix de l'âme se révèle dans le choix et l'arrangement des plus minutieux détails de l'ameublement. Verboeckhoven, ouvert dans sa physionomie, entièrement cordial dans ses manières, franc et loyal dans ses actions, excellent chef de famille, amical et dévoué, vrai citoyen, et surtout remarquable par cette bonhomie, cette simplicité de manières, cette modestie vraie qui toujours accompagne le mérite réel; en un mot, Verboeckhoven nous offre le type véritable de l'artiste flamand, tel que l'imagination se le figure, d'après les notions qui nous sont parvenues sur les artistes les plus célèbres des époques antérieures. »

Je ne sache pas que l'on ait mieux caractérisé la manière de peindre d'Eugène Verboeckhoven que ne l'a fait Mlle Zoé de Gamond.

« On ne peut pas dire qu'il peigne d'imagination, car personne plus que lui n'a étudié la nature, ne l'a considérée dans ses masses, analysée dans ses détails, reproduite par de plus divers procédés de l'art. Mais nous, spectateurs du résultat de ses travaux, quel étonnement ne nous saisit pas en voyant le peintre devant une toile, sans modèle qui pose, faire naître sous son pinceau, comme en se jouant, ces chefs-d'œuvre dont chaque touche nous découvre une partie! L'on suit avec ravissement la marche du pinceau, entreprenant l'arbre par la racine, la tête ou le tronc, l'animal par la corne, le ventre ou le pied; ce pinceau qui n'a jamais su se tromper, dont jamais aucune touche n'est effacée. L'artiste seul a pu donner la clef de cet étonnant mystère : « Vous voyez là, dit-il, » un espace vide, moi, j'y vois mon tableau; il est là vivant » sur la toile, avec toutes ses teintes et ses détails les plus » finis, comme il vit dans mon esprit. Le travail est achevé

» dans ma tête avant que j'en commence l'exécution; mon
» pinceau ne sert qu'à rendre visible aux yeux d'autrui ce
» qui déjà, pour moi, existe en toute réalité. »

Je ne conseillerai point à nos jeunes artistes d'adopter cette façon de procéder; mais Verboeckhoven, dont les immenses ateliers étaient entièrement tapissés d'une innombrable quantité d'études, faisait une distinction entre une étude, une esquisse, une ébauche et un tableau. Il ne laissait sortir de ses mains que des tableaux. Sa théorie à cet égard mérite d'être rappelée.

« On donne assez indifféremment, nous disait-il, le nom de
» tableau à une toile ou à un panneau encadré, recouvert
» de couleur et représentant un objet quelconque; il y a
» pourtant une distinction à faire. Tel cadre ne contient
» qu'une *esquisse*, qu'une *ébauche*, qu'une *étude*; bien peu
» sont des tableaux dans le vrai sens du mot. *L'étude* n'est
» pas plus un tableau qu'un fragment n'est un poëme.
» Rarement une étude plaît à d'autres qu'aux artistes; une
» esquisse peut saisir le spectateur par un effet d'ensemble;
» l'amateur éclairé l'apprécie à sa valeur et ne lui accorde
» point le même mérite qu'à un ouvrage achevé et étudié
» dans toutes ses parties. L'ébauche produit quelquefois
» l'engouement chez les prétendus connaisseurs et sert sou-
» vent à escamoter un succès. L'œuvre complète, étudiée et
» achevée, a seule le privilége de satisfaire les savants et les
» ignorants, parce que seule, elle a les caractères d'une créa-
» tion : la plénitude et l'unité. »

L'article de Mlle Zoé de Gamond est accompagné d'un catalogue des œuvres produites, à la date de 1833, auxquelles le peintre reconnaissait le droit d'être nommées tableaux.

IV.

C'est en 1820 et à Gand qu'Eugène Verboeckhoven expose pour la première fois. J'ai rappelé plus haut son *Paysage d'Arcadie*, ainsi que l'*Hébé, figure en plâtre*, exposés l'année suivante. M. Herman Van Duyse transcrit aussi la partie du Catalogue du Salon de Gand en 1824, concernant notre peintre.

N° 24. *Deux bœufs dans une prairie.*

N° 25. *Paysage. Site montueux, orné de figures et bestiaux.* Ces deux tableaux appartiennent à la collection de M. Claas Van Acken.

N° 26. *Des Cosaques sortant leurs chevaux de l'écurie;* dans le lointain, un choc de cavalerie; appartenant à M. De Bast-de-Hest.

N° 27. *Jeune Lombard accompagné d'un singe et d'un chien.*

N° 28. *Combat entre un jeune taureau et un bœuf.* Ces deux tableaux font partie de la collection de M. Gaillard.

Eugène avait épousé à Gand, le 19 juillet 1822, Apolline-Ferdinande Hebbelinck, née dans la même ville le 24 fructidor an VI de la République française, ce qui correspond au 10 septembre 1798. Madame Verboeckhoven qui avait presque le même âge que son mari, lui a survécu vingt mois. L'artiste quitta Gand pour venir se fixer à Bruxelles en 1827. Cette même année on trouve dans le catalogue de l'Exposition de cette dernière ville la description un peu emphatique des tableaux que Verbroeckhoven y a exhibés.

« N° 433. Grand paysage, dont le ciel est à la fois vapo-
» reux et ardent. Sur le devant, un bouc, deux vaches et

» un taureau, suivis d'un pâtre en blouse bleue, cheminent » lentement dans une mare, où ils paraissent se plaire à se » baigner : à droite, derrière eux, vient une jeune campa- » gnarde à qui il semble parler; elle est montée sur un » âne, et porte un panier ainsi qu'un agneau ; trois autres » bêtes à laine l'accompagnent; au delà on aperçoit un ber- » ger avec son troupeau, devant une grande métairie, entre » deux bois: à gauche s'élève un monticule que couronnent » les ruines grandioses d'un château féodal; le lointain, » occupé par des hauteurs, n'offre aucun autre accessoire. — » Propriété de M. Reiss. »

Ce n'est point là tout le contingent de Verboeckhoven à cette exposition; on trouve au N° 284 du même catalogue : « *Paysage* : sur le 1er plan une mare que traverse une voi- » ture chargée de foin; au delà est un berger avec son trou- » peau, au pied d'une hauteur que couronnent des ruines. » — A M. Dansaert-Engels.

Puis, aux Nos 386 et 387, des travaux d'une autre nature, indiqués en ces termes :

« N° 386. Un cadre contenant deux lithographies. MM. Na- » vez et Eug. Verboeckhoven, rue de Terarken, à Bruxelles

» N° 387. Deux lithographies en un cadre.

» *Ces quatre numéros appartiennent à la galerie des* » *peintres flamands et hollandais.* »

Enfin le dernier numéro du livret.

« N° 477. Un vaste pâturage, plein et découvert, d'un fini » et d'une vérité admirables : on y observe, sur le devant, des » bêtes à cornes avec leur gardienne, différentes plantes, » deux canards avec leurs petits, une grenouille et divers » insectes; le gris monotone qui règne dans toute l'atmo- » sphère fait singulièrement ressortir l'éclat et la fraîcheur

» propre de la plupart des objets qui revêtent le sol. — Ce » tableau n'est point la propriété de l'artiste. »

A l'Exposition de Bruxelles de 1833, la première qui eut lieu après les événements de la révolution, Verboeckhoven avait trois œuvres inscrites au catalogues en ces termes :

N° 401. Bestiaux dans une prairie. — (Appartenant à M. le baron de Wykerslooth.)

N° 402. Chevreuils dans un paysage. — (Appartenant à M. Evans Frieke.)

N° 403. Troupeau effrayé par l'orage.

Voici ce qu'écrivait un critique à propos de ces tableaux :

« Verboeckhoven vient de s'ouvrir une voie toute nouvelle. Après avoir longuement et consciencieusement étudié la nature dans ses détails les plus minutieux, après avoir acquis, par une pratique de quinze ans, une correction irréprochable de dessin, une certitude de touche et une vigueur comme une vérité admirable de couleur, il s'est hardiment lancé dans la *grande peinture :* car c'est vraiment de la grande peinture que son dernier tableau. Toutefois *le Troupeau effrayé par l'orage* n'est pas, à proprement parler, son coup d'essai dans ce genre; il avait déjà avant la révolution, exécuté un combat de taureaux qui lui valut les plus grands éloges; mais aujourd'hui il entre plus franchement dans cette route nouvelle, qu'il promet de parcourir d'une manière brillante.

» Cependant, si nous applaudissons de tout notre cœur à cette direction qu'il imprime à son talent. les deux petites compositions d'un genre plus tranquille que nous trouvons sous les n°s 401 et 402 nous font désirer qu'il n'abandonne pas totalement les petits tableaux : car tous ceux qui sortent de ses mains sont autant de bijoux.

» Verboeckhoven est du petit nombre des artistes dont

chaque nouvel ouvrage constate un progrès et en fait présager encore. C'est aussi un de ces hommes que l'éloge ne saurait gâter. Connaissant lui-même mieux que personne son fort et son faible, il sait profiter sagement de ses fautes, qu'il remarque avant tout autre et sur lesquelles il ne cherche pas à s'abuser. »

Le catalogue de l'Exposition de 1836 ne compte pas moins de douze tableaux d'Eugène Verboeckhoven. Ils contribuèrent à asseoir solidement la réputation du peintre qui se trouvait dans toute la plénitude de son talent. Un treizième, qui n'a été exposé qu'après l'ouverture de l'Exposition, sortait tout à fait de la ligne et de la manière habituelle du maître : il représente un *Convoi de chevaux attaqué par des loups dans une forêt de Pologne* (hauteur 2 mètres 47 centimètres, largeur 3 mètres 37 centimètres.)

J'en ai fait en 1836 une analyse que je me permets de reproduire ici :

« Si l'on ne pouvait le vérifier par soi-même, on croirait difficilement au nombre d'*études* que Verboeckhoven s'est imposé pour l'exécution de cette œuvre. Dire qu'il a copié d'après nature plusieurs chevaux de chaque race qu'il devait reproduire, il n'y a là rien d'extraordinaire : tout peintre consciencieux en ferait autant. Mais ce qui distingue celui-ci, c'est qu'il commencera à modeler en terre tous ses chevaux dans l'attitude où ils doivent être sur la toile. Ne croyez pas qu'il se borne à ébaucher son ouvrage de sculpteur ; il lui donne, au contraire, une perfection à laquelle bien des statuaires seraient heureux d'atteindre. Les animaux modelés par notre peintre seront peut-être un jour, à raison de leur rareté, plus précieux encore que ses tableaux.

» Il soigne avec une égale conscience les détails du pay-

sage. Un journal lui a reproché d'avoir emprunté à un tableau de Rubens le fond de sa grande composition. Le critique qui a fait cette observation aurait dû désigner le tableau de Rubens auquel il fait allusion. Quant à nous, il nous a été impossible de nous en rappeler un seul qui eût seulement quelque rapport avec le site que Verboeckhoven a choisi. Nous avons vu dans l'atelier de l'artiste, fraîches encore et venant d'être peintes d'après nature, toutes les études qui ont servi au paysage dont nous parlons. Et, à cette vue, nous avons été frappé de l'originalité d'un aspect de la nature que nous n'avions encore trouvé reproduit par aucun peintre à cette époque de l'année. Ordinairement les paysagistes choisissent l'hiver pour ses effets de neige; Verboeckhoven a pris le moment où il n'y a plus de verdure et pas encore de neige.

» La scène se passe au déclin du jour. Un convoi de chevaux, conduit par des marchands, traverse une forêt au milieu de laquelle une troupe de loups se précipite sur lui. Ces chevaux, surpris, effrayés, se jettent les uns contre les autres, en désordre; leurs conducteurs s'efforcent de faire face au danger ou de le fuir. Déjà l'un d'eux a été renversé par les loups qui lui ont sauté à la gorge; il gît sur le devant du tableau; son cavalier a été tué aussi, il est étendu près de sa monture. Trois loups se gorgent avidement du sang qui coule à grands flots de sa profonde blessure. Au milieu du tableau, un cheval blanc, de race flamande, se dresse sur ses pieds de derrière; tout près de lui, un autre, aussi de race flamande, de couleur isabelle, dans l'attitude de l'effroi, les jambes de devant en arrêt, le cou tendu, exprime la terreur portée au plus haut point; à gauche, un cheval anglais lance une ruade contre les ennemis qui l'assaillent, à droite, un cheval arabe (le portrait de la monture de la Reine) s'enfuit au grand galop, emportant un loup qui lui pend, par les dents, à la gorge. Au second

plan, au fond et dans le lointain, le reste du convoi, s'avançant encore ou suspendant sa marche à l'approche des bêtes féroces.

» On a adressé à ce tableau plusieurs reproches qui témoignent de l'inattention des critiques et fournissent l'occasion de faire ressortir l'esprit judicieux et observateur du peintre.

» D'abord on a cherché des points de comparaison. On s'est tout de suite rappelé les chevaux du *Mazeppa* de Vernet. « Quelle différence, a-t-on dit. Comme ceux-là sont ani- » més! Ceux-ci se remuent à peine! » Si Verboeckhoven, au lieu d'étudier consciencieusement la nature, avait cherché à faire de l'effet aux dépens de la vérité, nous aurions vu les mêmes critiques lui reprocher ce manque de fidélité.

» Les chevaux du *Mazeppa* de Vernet, ceux du convoi de Verboeckhoven, sont-ils dans les mêmes conditions? Les premiers sont des chevaux sauvages, obéissant à tous les mouvements de leur nature, que l'éducation n'a pas modifiée; ils sont en pleine liberté, livrés à eux-mêmes; aucune entrave, aucun frein ne peut les retenir; ils sont seuls en face de leur ennemi, ils suivent pour se soustraire à ses atteintes l'instinct que la nature leur a donné. Les chevaux du convoi dont nous nous occupons, sont des compagnons de l'homme, conduits par des maîtres qui les ont domptés et sur la protection desquels ces animaux se reposent, ayant abdiqué leur indépendance.

» Ils traversent la forêt : au milieu d'un carrefour de chemins creux, ils se trouvent tout à coup en face de loups affamés. S'ils étaient dans l'état de liberté, leur premier mouvement serait de se réunir en cercle, toutes les têtes au centre, et d'accueillir leur adversaire par des ruades. Sont-ils

libres d'agir dans l'occurrence présente? Attachés l'un à l'autre, ils s'efforcent de briser leurs liens; des conducteurs les retiennent encore. Malgré cela, quel mouvement dans ces animaux! Quelle énergie dans leurs attitudes! Celui-ci a brisé les cordes qui l'attachaient, il se dresse, il fuirait s'il avait de l'espace; mais, pressé par tous ceux qui l'entourent, il se jette contre eux. Cet autre, débarrassé de toute entrave, commence à ruer, il retrouve sa nature, parce qu'il ne compte plus sur la protection de son maître. Cet autre s'enfuit de toute la force de ses jarrets. Ceux du fond commencent seulement à s'émouvoir.

» L'artiste a observé une gradation très judicieuse dans leurs mouvements; il s'est demandé compte, avant de commencer son tableau, de la marche ordinaire d'un semblable convoi.

» Quand ces conducteurs de chevaux traversent les grandes forêts de l'Allemagne ou de la Pologne, un éclaireur précède la troupe et se replie sur elle à l'approche d'un danger. L'éclaireur de la troupe que nous avons sous les yeux, a été attaqué brusquement par les loups; il a succombé; nous le voyons mort sur le premier plan. La troupe, ne recevant point d'avis, a continué sa route; elle tombe au milieu de ses ennemis : les premiers sont attaqués, que ceux de la queue ne s'aperçoivent encore de rien. Cette explication justifie to usles mouvements du tableau.

» On a été jusqu'à reprocher à Verboeckhoven d'avoir peint des renards pour des loups. Ils auront pensé, ces critiques, que notre peintre, comme font tant d'autres, les exécutait d'imagination ou de souvenir. Nous qui avons vu les innombrables études qu'il a faites d'après nature, et pour ses chevaux et pour ses loups, nous qui avons vu les modèles et

les copies, qui avons pu les comparer, nous ne pouvons assez admirer la fidélité de la reproduction. Ce n'est pas seulement sur des loups de ménagerie qu'il a étudié; nous avons vu chez lui un loup des Ardennes vivant; nous y en avons vu plusieurs morts, qui avaient été tués dans ces provinces, et non seulement nous les avons vus revêtus de leur peau, nous avons encore trouvé dans l'atelier le squelette articulé de l'animal.

» Verboeckhoven a mis dans son tableau des loups des Ardennes et des loups de Pologne, et il n'y a point en cela d'invraisemblance. On sait que ces animaux se croisent et que, poussés par le besoin, ils émigrent d'un pays à l'autre.

» Les différentes races de chevaux sont caractérisées avec une étonnante exactitude : deux forts chevaux flamands au milieu; celui qui s'enfuit, est un arabe pur sang; le mort est un vieux cheval de chasse anglais; celui qui rue, est un anglais aussi; puis vous trouvez des chevaux de Mecklembourg, de Frise et d'Ardenne.

» C'est par la vérité des détails et par la correction du dessin, l'harmonie de la composition que se distingue cette œuvre dont l'effet d'ensemble pourrait être plus saisissant. »

V.

Faire faire son portrait par un peintre d'animaux, c'est s'exposer à des quolibets, et peu d'esprits sont de force à les braver. Verboeckhoven a peint pourtant le portrait de plusieurs personnages, mais il les a choisis parmi des illustrations trop au-dessus des sottes plaisanteries pour s'en inquiéter. On a pu voir dans l'atelier du maître quatre por-

traits en grisaille ou au camaïeu, d'une remarquable facture et d'une ressemblance parfaite; ils ont été exécutés à Bruxelles. Ce sont : 1° Horace Vernet, le peintre français de batailles; 2° Robert Fleury, le peintre d'histoire qui était, en 1866, directeur de l'École française à Rome; 3° Soliman Pacha (un colonel français), M. Selves, alors au service de l'Egypte, et 4° Guillaume Schadow, directeur de l'Académie de Dusseldorf.

Un grand portrait équestre figurait aussi dans ce riche atelier de Verboeckhoven. C'était celui du roi Léopold Ier, grandeur naturelle. Il est devenu la propriété de M. l'alderman De Keyser, sheriff pour Londres et Middlesex. Ce compatriote, né à Termonde, a fait bâtir, près de Blackfriars Bridge, un véritable palais, une sorte de vaste caravansérail sous le nom de « Royal Hotel, » et il a placé le portrait équestre de Léopold Ier dans la *dining room*.

Verboeckhoven a souvent exprimé devant moi le désir de visiter l'Afrique et je croyais même qu'il avait fait le voyage d'Alger surtout afin de voir, dans leur royaume, les lions qu'il avait peints avec une prédilection marquée. Mais je me suis assuré que ses voyages se sont bornés à la France, à la Grande-Bretagne, à la Hollande, à la Suisse et à l'Italie Il nous a rapporté de ce dernier pays une grande toile représentant des bœufs dans la campagne romaine, tableau qui figure aujourd'hui au Musée de Bruxelles. Dans ce même Musée, on voit un autre tableau d'Eugène Verboeckhoven : *Un berger ramenant son troupeau à l'approche d'un orage.* Il est à regretter que la Collection nationale ne possède pas un seul de ces charmants panneaux, qui sont les chefs-d'œuvre du maître.

L'Angleterre a reçu plusieurs fois sa visite ainsi que la Hollande, trop voisine de nous pour qu'il négligeât d'aller voir

les merveilles du pinceau de Paul Potter et les pâturages où le grand peintre avait trouvé ses modèles. Il fit également des voyages en Écosse, dont les principaux sites lui ont procuré des objets d'étude bien différents de ceux qu'il avait habituellement sous les yeux en Belgique.

Toujours sur la brèche, ne désertant aucune de nos expositions nationales, il subit le sort de presque tout ce qui dure longtemps ; les modes changent et, au lieu d'applaudissements, on ne recueille plus que l'indifférence, sinon la critique acerbe. Il faut faire place aux jeunes.

C'est dans ces conditions qu'il exposait au Salon de 1860. L'accueil qu'il reçut cette fois, loin d'être bienveillant ne fut pas même équitable. Je pris alors sa défense, et comme je n'ai point changé d'opinion depuis, je ne me fais aucun scrupule de reproduire ici un extrait de mes feuilletons insérés dans l'*Observateur belge.*

« Phénomène assez singulier, écrivais-je, tandis que Brascassat, Troyon, Rosa Bonheur obtiennent de grands et légitimes succès et demeurent originaux, tout en suivant la trace des maîtres flamands, nos artistes, en grand nombre, ne croient rien pouvoir faire de mieux que de se mettre à la remorque de nos voisins.

» J'admire Troyon; il a pour lui toutes les qualités des grands peintres; le sentiment harmonique de l'ensemble et le talent de la plus vigoureuse exécution. Je ne saurais avoir une égale estime pour le reflet très-affaibli de ces mêmes qualités, ou plutôt pour l'application des mêmes procédés techniques que je rencontre sur les toiles de ses imitateurs.

» Après 1830, lorsque la Belgique éprouvait le besoin de démontrer à l'Europe ses droits à l'indépendance et à l'autonomie, nous prenions le plus grand soin de réunir en un seul

faisceau tous nos titres à la considération. L'illustration que donnent les arts cultivés d'une manière supérieure, n'était point le moindre de nos arguments. Ce n'est point non plus celui auquel les nations voisines se montrèrent le moins sensibles; nous les vîmes s'accorder pour exalter avec nous le mérite de quelques-uns de nos artistes, au nombre desquels se trouvait Eugène Verboeckhoven. On peut dire que, pendant plus de vingt ans, l'Europe s'est disputé les productions de cet habile artiste, qui, jusqu'aujourd'hui, n'a cessé d'être en communication avec le public. Il est encore sur la brèche au Salon de 1860. Pouvons-nous oublier une aussi belle carrière? Le pays peut-il oublier de tels services? Pour moi, je professe une respectueuse reconnaissance envers ce talent.

» Ceux qui se sont permis l'insulte à l'égard de ce vétéran de nos artistes, ne sont point d'ici. Ils ignorent notre histoire contemporaine, ils jugent un homme de la veille avec la mesure du lendemain. Je veux les croire sincères dans leurs appréciations, mais je regrette profondément l'espèce de joie barbare avec laquelle ils semblent triompher, comme s'il s'agissait de terrasser un adversaire.

» Que peut-on reprocher à Verboeckhoven? d'être demeuré fidèle à lui-même. Depuis vingt-cinq ans, l'art a accompli une évolution d'un large développement, Verboeckhoven n'en a point tenu compte, il a continué à peindre dans sa propre manière. Il ne manque point de gens qui, encore aujourd'hui, aiment cette manière de représenter la nature, embellie en une certaine façon. D'autres ont le droit de la trouver trop léchée, trop peignée, trop peu réaliste. Je salue aussi l'avènement des progrès réels, incontestables; mais je ne vois point de raison pour jeter de la boue à l'homme qui,

ayant atteint l'apogée de son talent, poursuit, à la fin de sa carrière, la voie qui lui a valu tant de succès.

« Les quatre tableaux exposés par M. E. Verboeckhoven en 1860 n'auraient point été dedaignes en 1836. Cet artiste est un de ceux qui ont le droit de compter sur l'attention de la postérité. Eh bien! quand l'heure de la postérité aura sonne pour M. Verboeckhoven, ceux qui s'occuperont de ses œuvres ne trouveront point mauvais que, dans les dernières années de sa vie, il ne se soit point mis à la suite des Troyon. »

VI.

D'après Vapereau, Eugène Verboeckhoven n'aurait pas eu de maître. M. Herman Van Duyse affirme avec raison qu'il en eut un, et des meilleurs, son père Barthélemy. C'était (il n'est pas inutile de le rappeler ici) un maître dans le genre de ceux que la plupart de nos grands artistes ont eu la chance de trouver dans leur père, artiste lui-même. Ce n'est point l'éducation que tout enfant peut aujourd'hui demander aux académies ou aux écoles de dessin; c'est l'enseignement de l'atelier, où la pratique prime la théorie; là, les leçons sont les exemples que l'élève ou mieux l'apprenti a sans cesse sous les yeux : *Fabricando fit faber* en est la devise, *Apprendre à voir*, le principe unique. C'est celui que Barthélemy Verboeckhoven inculquait à ses fils Eugène et Louis. On l'a vu plus haut, Eugène avait été, dès l'enfance, rompu à tout faire ou plutôt à faire de tout.

D'après la notice de M[lle] Zoe de Gamond, Eugène aurait fait un passage assez long à l'Académie de Gand, dirigée alors par MM. Schooman et Van Toers. M. Van Duyse nous dit que

l'enseignement de ces Messieurs n'inspirait aucune confiance au père Verboeckhoven. L'incapacité des maîtres, d'après Mlle Zoé de Gamond, ne serait point l'unique cause qui a empêché Eugène d'achever ses études dans cette école. Voici l'explication qu'elle en donne :

« La vocation instinctive de l'enfant, tout jeune qu'il était, lui faisait manier le crayon et broyer les couleurs pour son plaisir. Ce fut avec un vif chagrin qu'il se vit forcé d'abandonner les occupations de son choix pour s'adonner entièrement, d'après la volonté inexorable de son père, au modelage en terre de toute espèce d'objets, sans aucun but d'art, seulement comme industrie lucrative. De onze à treize ans, par le même motif de dure nécessité, Eugène fut envoyé à Condé, dans une fabrique de jouets d'enfants, moulés en carton, où il eut le ridicule honneur d'être nommé maître et de diriger ces puérils travaux. De retour dans sa famille, son goût pour le dessin le reprit avec plus de force; il s'y appliqua dans tous ses moments de loisir, et finit par obtenir de son père, à force d'instances, d'*entrer à l'Académie de Gand*. Eugène fit de rapides progrès, passa toutes ses classes en deux ans et, se présentant au concours de la première classe, au modèle vivant, dernier degré à franchir pour le concours du grand prix, il voyait déjà la carrière ouverte devant lui, et, plein de la conscience de son talent, il se livrait à de brillantes espérances. Alors se répéta l'exemple de ces jugements si tristes et si routiniers des corps académiques. Verboeckhoven était l'un des élèves les plus pauvres; comment s'imaginer que le talent ira se loger là de préférence? Un seul des juges le désigna pour la seconde place; les autres le reléguèrent à la cinquième. Le jeune artiste, indigné, se retira de l'Académie. »

Je me permets de citer encore ce passage, en contradiction avec les assertions de M. Herman Van Duyse, parce que j'ai tout lieu de croire ces particularités de l'enfance de l'artiste, rapportées par M[lle] de Gamond, directement communiquées à l'écrivain par Verboeckhoven très lié avec la famille de celle-ci. Il assistait souvent aux réunions hebdomadaires d'un salon dont *Alfred Nicolas* a fait une peinture assez fantaisiste : j'y étais moi-même fort assidu. La notice à laquelle ces détails sont empruntés, a paru dans un recueil périodique à la direction et à la rédaction duquel j'ai pris assez de part. Verboeckhoven, que je voyais fréquemment, avait dessiné le lion qui sert de vignette à la publication (1); il n'a jamais élevé la moindre objection contre le récit de l'auteur.

VII

Que l'existence d'Eugène Verboeckhoven ait été laborieuse, féconde et honorée, c'est ce qui ressort de tout ce qu'on vient de lire; c'est, en outre, officiellement confirmé par de nombreux documents authentiques.

Dès l'année 1823, il obtient, à l'Exposition de Douai, une médaille d'argent; en 1825, la même distinction lui est décernée dans cette même ville. Déjà en 1824, à l'Exposition de Paris, il avait reçu une médaille d'or. Pour la troisième fois Douai, reconnaissant ses progrès, lui donne, en 1829, une médaille d'or Il en avait obtenu une semblable, en 1825, à Lille. Puis il reçoit successivement la même récompense :

(1) J'en ai conservé le cliché; il orne le titre de la présente notice.

à Bruxelles en 1833, à Lille en 1834, à Bruxelles en 1836, à Paris en 1841. En 1855, le jury de l'exposition de cette même capitale lui décerne la *grande médaille*. Enfin, la Société pour l'encouragement des beaux-arts de Gand lui avait offert, en 1838, une palme en or.

Quant aux distinctions décernées par les souverains, Verboeckhoven était commandeur de l'Ordre de Léopold de Belgique, décoré de la Croix de fer, chevalier des Ordres de la Légion d'honneur, du Mérite de Saint-Michel de Bavière, du Christ de Portugal.

Membre de l'Académie royale des Sciences, des Lettres et des Beaux-Arts de Belgique depuis 1845, il était aussi membre effectif de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers et de l'Académie impériale de Saint-Pétersbourg.

Durant les premiers jours qui suivirent les événements de septembre 1830, Eugène Verboeckhoven avait été nommé, par le Gouvernement provisoire, directeur des Musées de Bruxelles. C'était là une mesure conservatrice que la seule autorité existant alors avait cru devoir prendre, quoique les Musées fussent la propriété de la ville. Cette mission temporaire confiée à l'éminent artiste a dû prendre fin dès que l'administration communale reconstituée rentra en possession de ses droits. Une commission directrice des Musées existait avant la révolution, elle fut réintégrée. Plus tard, lorsque la ville de Bruxelles eut cédé ses collections à l'État, une nouvelle commission directrice des Musées royaux de peinture et de sculpture fut instituée. Verboeckhoven en faisait encore partie au moment de son décès.

VIII.

L'œuvre d'Eugène Verboeckhoven est immense; ses tableaux, ses dessins, ses études se comptent par milliers; ce serait un travail énorme que d'en rédiger le catalogue complet. Je ne l'entreprendrai point; l'espace réservé à la présente notice dans l'Annuaire de l'Académie ne suffirait pas.

Toutefois, afin de venir en aide à celui qui voudra un jour accomplir cette tâche, j'en essaierai une ébauche.

Voici d'abord les sources où l'on pourra puiser plus tard. Il y a, en premier lieu, les collections *Voituron* et *Vanderhaeghen* dont j'ai donné un rapide aperçu; vient ensuite la liste qui accompagne, dans le *Recueil encyclopédique belge*, la notice de Mlle de Gamond, et enfin celle qui fait suite à l'article E. Verboeckhoven dans l'édition de la *Bibliographie académique*, publiée en 1874.

On pourra encore puiser des renseignements dans le catalogue de la vente, après décès, qui a eu lieu au printemps de cette année à Paris. On y trouve, en tout, 252 articles; à savoir : 107 peintures, tableaux et études; 142 dessins et 3 pastels.

Dans l'essai de catalogue que je place à la fin de ce travail, j'ai rangé les tableaux suivant l'ordre alphabétique des noms des villes où ils se trouvaient lorsque les relevés précédents ont été opérés.

Pour les estampes, je me suis servi du travail de MM. Linnig et Hippert, complété au moyen des pièces que possède la Bibliothèque royale de Belgique.

ESSAI

D'UN

CATALOGUE DES ŒUVRES D'EUGÈNE VERBOECKHOVEN.

AMSTERDAM . . . Un tableau ; Musée Fodor.

ANVERS. . . . *Départ pour le marché;* Musée des Académiciens – Le portrait du peintre, par lui-même.

BERLIN. . . . . . *Animaux surpris par un orage, à Tivoli;* chez M. de Wagener, consul de Suède ; *circa* 1843.

Cheval arabe au désert; chez M. Kursch.

Taureau dans un paysage; galerie Raczynski.

BRUGES. . . . . . Chez M. Vandersteen ; un tableau.

BRUXELLES . . . . *Un bœuf et deux vaches ; le portrait de l'auteur sur la barrière;* chez M. le comte de Liedekerke, avant 1833.

Un taureau échappé de son troupeau, traversant une mare et effrayant une couvée de canards; à M. Moyard ; avant 1833

Riche composition : *Un taureau couché, deux vaches, un âne, un bélier, trois brebis, deux agneaux, fabriques;* à M. le baron de Wykerslooth ; avant 1833.

Portrait d'un chien, grandeur naturelle ; à S. M. le Roi des Belges ; avant 1833.

Un tigre, grandeur naturelle, couché devant sa caverne ; à S. M. le Roi des Belges ; av. 1833.

BRUXELLES . . . *Un taureau, deux vaches, des moutons, une femme sur un âne, un berger à côté d'elle, un bouc sur l'avant-plan ; dans le lointain, le village de Foy-Marteau et les ruines du château de Montaigle;* à M. Reu ; avant 1833.

Passage au gué, avec une petite femme, un taureau, un âne, quatre vaches et neuf moutons ; à M. de la Tour; avant 1833.

Troupeau de moutons; chez Mme la comtesse Coghen.

Troupeau effrayé par l'orage ; ibid.

Convoi de chevaux attaqué par les loups; au palais du Roi ; 1836.

Lions inquiétés par la présence d'un serpent ; galerie du prince de Ligne; 1839.

Troupeau de moutons surpris par l'orage ; Musée de l'État ; 1839.

Portrait d'un cheval barbe ; galerie du duc d'Arenberg ; 1840.

Animaux dans la campagne de Rome ; au Musée de l'État ; 1843.

Chiens et perroquets dans un salon, et plusieurs autres tableaux, paysages et animaux ; au palais du Roi ; 1844.

Dans une étable. — *Un cavalier.* — *Chien*, grandeur naturelle. — *Paysages avec animaux.* — Diverses compositions. — *Portrait d'uu chien.* Collection particulière de l'auteur, 1849.

Retour du marché. — *Une étable.* Collection particulière de l'auteur.

Il en existait encore en cette ville, chez MM. Latour, Cerf-Frick, Dansaert-Engels, Tilmond, Deman-d'Hobruge, Sachman, Van Becelaere et Mme la comtesse de Lalaing.

Gand. . . . . . . *Un bœuf broutant, un bœuf couché, une brebis et son agneau, un paysan coupant une baguette, une couvée de canards;* à M. Vranck, de Lokeren; avant 1833.

Une plage, animée d'une grande quantité de figures, entre autres des pêcheurs vendant de la marée; chez M. Claes Van Hake; av. 1833.

Retour de chasse; chez M. Lousberg.

Paysage et animaux; au Musée de la ville.

Le passage du gué; chez M. Vanloo-Malfait. — Il en existait encore, dans cette ville, chez MM. Rooman de Block, Guillard, D'Huyvetter, Dhoop Van Alstein et de Hemptinne.

Harlem. . . . . . *Paysage avec bétail;* Musée du Pavillon du bois.

Kœnigsberg. . . . *Un homme conduisant un veau;* Musée de la ville.

La Haye. . . . . *Un taureau caressant une vache dans un pré; une couvee de canards;* chez M. de Ceva; avant 1833.

Une petite fille assise au pied d'une chaumière et gardant un troupeau de divers animaux; chez de Ceva; avant 1833.

Un jeune taureau, deux vaches et un gardien; au Musée; avant 1833.

Un taureau, trois vaches, six moutons, une chèvre et son chevreau, avec la gardienne; au palais du prince d'Orange; avant 1833.

Paysage et moutons; chez M. Weckerlin; 1843.

Animaux dans un paysage des Ardennes; galerie du roi des Pays-Bas, Guillaume III.

Leipzig. . . . . *Troupeau de moutons surpris par l'orage.* — *Moutons devant l'étable.* — *Paysan endormi.* Musée de la ville.

Lille. . . . . . *Une bergère gardant un nombreux troupeau et se baignant les pieds;* chez le directeur de la Monnaie; avant 1833.

LISBONNE. . . . . *Portrait d'un chien;* galerie du roi de Portugal 1836.

Chevaux; galerie du roi de Portugal.

LONDRES . . . . . *Un taureau blanc et quatre vaches. La gardienn et son enfant. Sur le premier plan, une couv de canards. Le fond représente une vue des en virons de Gand;* chez M. Lennard; avant 1833

Un bœuf couché, trois moutons, un chien ave une petite femme près d'une barrière; des col lines dans le fond; chez M. Grimm Sutherland avant 1833.

Un taureau, une vache et un bouc, une brebi et un agneau, le gardien endormi au pied d'u vieux tronc; chez M. Cooper; avant 1833.

Paysage avec animaux; Art Journal; 1852.

Moutons surpris par un orage; chez M. Oppen heim.

Paysage et moutons; chez H. Freke; 1847.

Bétail et moutons; Bethna Green, Branch o the South Kensington Museum, collection d sir Richard Wallace.

MADRID . . . . . *Un taureau et deux moutons, avec le portrait d chien du possesseur du tableau;* chez M. le du de San Lorenzo; avant 1833

MANCHESTER . *Troupeau de moutons;* chez M. Sittzer; 1850.

MARIEMONT . . *Le passage du gué;* chez M. Warocqué.

MUNICH . . . *Une bergerie;* Nouvelle Pinacothèque; 1844.

NAMUR . . . . . . Chez M. Lacour, *un paysage.*

NANTES . . . . . *Vache, veau, bouc, bélier, mouton, gardien et so chien, un vieux tronc d'arbre;* chez M. Fla ming; avant 1833.

NEW YORK . . *Chiens,* grandeur naturelle; chez M. Jame Lenox.

Troupeau de moutons dans les montagnes; che M James Lenox.

Paris. . . . . . . *Un bœuf debout, un bœuf couché, deux moutons, un vieux tronc d'arbre, quelques plantes. Le lointain représente la vue de Delft;* chez M. Ladvocat; avant 1833.

Passage au gué; b^on^ de Rothschild; av. 1833.

Combat de taureaux, grande dimension; chez M. le comte Lehon; avant 1833.

Trois moutons et un bouc, grande dimension; M. Casimir le Comte; avant 1833.

Vue des bords du Rhin, avec une petite femme et un très nombreux troupeau; chez M. Berger; avant 1833.

Animaux; chez M. Pillet-Will

Animaux passant un gué pendant l'orage; chez M. Georges Tudor.

Philadelphie. . . *Vue des environs d'Ostende;* chez M. Bates.

Potsdam . . . . . *Animaux dans un site des Ardennes;* chez M Jacobs.

Rotterdam. . . . *Basse-cour;* chez M. Ledeboer.

Animaux dans un pré; chez M. Claus.

St-Pétersbourg . *Portrait d'un chien*, grandeur naturelle; chez le comte Tyszkiewicz; avant 1833.

Cheval arabe, grandeur naturelle; chez le même.

Combat de tigres et de lions; galerie du prince de Wittgenstein; 1837.

Paysage et animaux; chez le lieutenant-général comte Koucheleff.

Paysage et animaux; chez le prince Galitzin.

Tournai . . . . . *Des pêcheurs;* chez M. le comte Duchatel. — Il en existait aussi un chez M. Charles, à Ath.

Utrecht. . . . . *Chevaux dans un pré;* chez M. Suermondt.

Vienne. . . . . . *Animaux;* chez M. Goll; 1851.

Bœufs dans un pré: chez M. Rudolf von Arthaber.

LISTE DES EAUX-FORTES D'EUGÈNE VERBOECKHOVEN (1).

1. Têtes de bœuf et de veau; 1828 (tiré à 13 épreuves).
2. Le bœuf près du piquet à l'oiseau; 1828.
3. La vache couchée; 1828.
4. Le cosaque; sans date.
5. Le taureau; 1828.
6. Lion; 1828.
7. Le cerf; 1828.
8. Le singe; 1828.
9. Vache dans une prairie; 1828.
10. Le mouton, dirigé vers la droite; 1828.
11. L'âne, tourné sur la droite; 1828.
12. L'âne, tourné vers la gauche; 1828.
13. La génisse.
14. Mouton, tourné vers la gauche; 1828
15. Le mouton, couché vers la droite; 1828.
16. Le mouton et l'oiseau sur une pierre.
17. Le mouton, couché vers la droite; 1828.
18. La vache, couchée vers la gauche; 1828.
19. Les deux moutons, l'un au-dessus de l'autre.
20. Le pêcheur à la ligne (tiré à 4 épreuves).
21. La génisse, vue de trois quarts.
22. Le chien dogue.
23. L'épagneul.
24. Le singe de la ménagerie Van Aken; 1828.
25. Le bœuf au front noir; 1828.

(1) Les numéros sont conformes à ceux de la liste donnée dans *Le Peintre-graveur hollandais et belge du XIXe siècle*, par T. Hippert et J. Linnig. Brux. 1874.

26. Le moulin à vent en briques.
27. Le moulin à vent en planches.
28. La vache aux deux arbres ; 1829
29. Le vieil étalon.
30. L'oiseau près du mouton.
31. Le vieillard au chapeau pointu ; 1829.
32. L'âne auprès de la cloison.
33. Le renard ; 1828.
34. Tête de cheval ; 1832.
35. Le troupeau, d'après le tableau de M. de Rothschild ; 1833.
36. Le corbeau et le renard ; 1830.
37. La grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.
38. Les deux mulets ; 1830.
39. Le loup et le chien ; 1830.
40. La génisse, la chèvre et la brebis, en société avec le lion ; 1830.
41. Le loup et l'agneau.
42. Le loup et le renard plaidant devant le singe.
43. La brebis et ses deux agneaux.
44. Tête de loup.
45. Portrait de M. ***.
46. Joseph Prudhomme ; 1830.
47. Le roman chez la portière.
48. La Cour d'assises.
49. L'exécution.
50. Le dîner bourgeois.
51. La petite fille.
52. La grande dame.

(46–52 : Illustrations des *Scènes populaires*, d'Henri Monnier.)

PIÈCES INCONNUES A MM. HIPPERT ET LINNIG.

—

53. Tête de lionne, de profil, tournée à droite. L. 0,045 ; H. 0,040.
54. Un âne debout, tourné vers la droite ; signé *E. Verboeckhoven, sc. Lith. Kierdorf, Gand.* (Gravure sur pierre). L. 0,114 ; H. 0,874.

55. Un bœuf, tourné vers la gauche, pâturant. Au fond une rivière; signé *E. J. Verboeckhoven*, 1828. L. 0.122; H. 0,102.

56. Vache couchée, dirigée vers la droite. Au fond, du même côté un moulin Signé sur une cloison de planches à gauche, derrière la vache, E. J. V.; 1828. Largeur du trait carré : 0,120; hauteur : 0,095.

SCULPTURES.

L'artiste employait surtout ses soirées d'hiver au modelage; son enfance et sa première jeunesse y avaient été forcément appliquées, et ce genre de travail a toujours eu un grand attrait pour Verboeckhoven. Il s'en servait pour donner plus d'exactitude et de réalité aux animaux qu'il plaçait dans ses paysages.

Voici la liste des sculptures telle que je la tiens de la famille de l'artiste :

1. Lion couché, plâtre, grandeur naturelle; 1863.
2. Tête de cheval flamand, plâtre, grandeur naturelle.

Ces deux morceaux ont figuré à l'Exposition historique de l'art belge (1830-1880).

3. Une tigresse, grandeur naturelle ; 1865.
4. Lionne et lionceaux, grandeur naturelle.
5. Baigneuse, nue, debout, grandeur naturelle.
6. Femme nue, couchée, grandeur naturelle.

Enfin nombre d'animaux en petite dimension, savoir : ânes, chevaux, chiens, lions, béliers, brebis, agneaux, taureaux, bœufs, vaches, génisses, boucs, chiens, loups, etc., etc.



